

et de la poussière, et je suis seul, bien seul dans ma solitude. J'en ai ainsi pour une heure de bonne rêverie, au pied de mon hêtre, — toujours le même, — au-dessus de la fontaine des mésanges, où des centaines de petits oiseaux viennent chaque jour se baigner, sur les trois heures de l'après-midi. J'ai bien garde de les déranger. Quel spectacle merveilleux ! Comme toutes ces petites plumes, rouges, grises, azurées, dorées, reluisent au clair cristal de la fontaine !... Qu'ils se lissent avec grâce, ces petits artistes en toilette !... Puis voilà qu'une brise passe tout à coup, ou une feuille tombe et prrrr... toute la troupe est partie.

Jamais personne ne vient nous troubler. Que cette heure passe vite et comme je voudrais la faire durer tout un jour !...

Mais les rires joyeux se rapprochent sur la route les vèpres sont finies. Le père Martin a trouvé, pour sûr, qu'il ferait bien meilleur sous la tonnelle du café Gradoux, devant une bouteille de ce petit vin du terroir, qui vous met les rayons de soleil dans la tête. Il a écourté quelque peu les psaumes : le reste sera pour une autre fois.

C'est alors que, chaque dimanche, en rentrant chez moi, pour retirer avant la nuit l'échelle de mes poules, par crainte des fouines, je rencontre invariablement trois vieilles de mon village, dont je dois vous conter l'histoire.

Ce sont trois vieilles filles, qui habitent là-haut, la dernière maison avant la forêt. Qu'elles ont l'air triste, dans leur éternelle robe de veuve, taillée comme un fourreau, sans ornements ! Chaque dimanche j'ie les rencontre, et chaque dimanche c'est un spectacle de quelques instants de bonheur que me procurent ces pauvres vieilles.

Comme elles n'ont jamais connu le bonheur d'être mère, quelle joie pour elles de rencontrer des enfants sur la route, de ces pauvres petits paysans, tout déguenillés. Oh ! comme elles les prennent dans leurs grands bras, tout gauches devant ce qu'ils n'ont jamais fait ! oh ! comme elles les embrassent à pleines lèvres, ces chers petits, qui ne comprennent rien à tant d'effusion ! Il faut les voir se disputer pour l'un ou l'autre (elles ont leurs préférences) ; leur faire des mines, les mener par la main dans la poussière de la route, et les charger enfin de gâteaux et de sucreries dont elles ont bourré leurs poches.

Alors, devant le trépidement et le grand bonheur de ces petits, elles pleurent, les pauvres vieilles, et s'en vont, se retournant à chaque pas, toutes heureuses de la joie qu'elles ont procurée à d'autres, puisqu'il n'en fut jamais pour elles...

Je les regarde en aller, seules, sur la grande route, et les yeux remplis de larmes, je songe au mystère qui entoure ces trois existences, et dont personne jusqu'ici n'a pu me donner une explication satisfaisante : un grand amour malheureux ; quelque sublime sacrifice ? Je n'en sais rien ; mais chaque dimanche, à les voir ainsi, je me dis que s'il est ici-bas quelque bonheur un peu plus durable que tous les autres, c'est encore la famille et ces chers petits êtres, — les enfants — qui sont seuls capables de nous le procurer.

J. B. Glatigny

Bruxelles (Belgique), 1891.

METIERS DE LA RUE A MONTREAL

Causons d'une certaine classe de chevaliers... d'industrie. Ils existent ici comme ailleurs. Ce qui ne doit pas vous étonner, du reste, car c'est une mauvaise herbe qui pousse dans tous les pays du monde. Je vous ferai donc part de mes observations sur un genre particulier : les vendeurs de montres et de chaînes.

Voici comment ils procèdent.

Ils se tiennent ordinairement auprès des gares où ils guettent les naifs. D'ordinaire ils sont deux. L'un, lorsque le sujet est choisi, s'avance vers lui, lie conversation, puis raconte une histoire plus ou moins pathétique qui se termine ainsi :

"Etranger, venu ici dans l'espoir d'avoir du

travail, n'en a pas trouvé, a dépensé le peu d'argent qu'il avait et maintenant veut retourner chez eux, car sa femme se désespère là-bas. C'est pourquoi il est prêt à vendre une belle montre, qui lui a coûté cinquante à soixante piastres, alors qu'il vivait dans l'abondance. Afin d'avoir son passage il la laisserait presque pour rien."

Alléché, le naïf pense faire un bon marché puisqu'il va profiter de ce qu'un homme est dans la gêne. Voyant l'affaire en bonne voie, le vendeur fait voir sa chaîne ou sa montre, vante ses objets, prêche pour sa paroisse, puis essaye un prix. Si le naïf se montre trop récalcitrant, le pauvre individu le décide à s'en remettre au premier venu. Il passera par ce qu'il dira. Justement, un m'sieu bien mis, l'air très respectable, marche près d'eux. On l'appelle, on le prend pour arbitre. Ce dernier se fait expliquer le cas, examine le pour et le contre, puis rend son jugement. Son prix se trouve de quelques piastres plus bas que celui demandé. Le pauvre individu se récrie, le naïf jure qu'il ne donne pas plus et... l'objet lui reste.

Deux jours plus tard, notre naïf s'aperçoit qu'on lui a vendu du cuivre. Mais trop tard, le tour est joué.

J'en connais deux surtout qui gagnent ainsi leur vie depuis trois ou quatre ans. L'un est un grand brun, marqué de la petite vérole, le nez légèrement relevé ; le bécoteur. L'autre, l'arbitre, est un homme aux cheveux blancs, figure rouge, le port d'un rentier paisible. Plusieurs fois la police a voulu les arrêter, mais n'a jamais pu faire de preuve.

Les gens plumés de cette façon, ne sont pas toujours disposés à paraître en cour pour avouer qu'ils se sont faits blaguer. Il y a quelques années ils n'avaient pas de licence, actuellement ils s'achètent une licence de *pedlar on foot* et ils changent, paraît-il, ainsi de système. Leur nombre est de sept ou huit.

J'ai eu une entrevue dernièrement avec eux, dans le but de me faire expliquer leur manière. L'un d'eux, un ancien agent de police, m'a tout conté et j'ai deviné ce qu'il n'en a pas dit. Toute l'histoire se réduit à ceci : Faut faire quelque chose pour vivre et si aujourd'hui je vends une montre *fill case* de 14 carats pour une montre en or solide, l'acheteur doit s'en prendre à lui, pas à moi, car nous vendons sans faire de restriction.

Shinee, sir. C'est le cri des frotteurs de bottes, types qui se rencontrent, nulle part au Canada, en plus grand nombre qu'à Montréal. Ils pullulent aux abords des différentes gares, des débarcadères des bateaux, des grands hôtels.

Muni d'une brosse, du *black bol* et d'une boîte sur laquelle on fait mettre votre pied... mignon ou colossal (!) ils vont, offrant leur service pour un prix modique. Ce sont de petits garçons déguenillés, sales, rieurs, et italiens presque toujours, gaspillant leurs jeunes années et l'argent ainsi gagné en frottant et refrottant sans cesse, pour donner du brillant aux extrémités tout-à-fait inférieures des individus.

J. B. Glatigny

BIBLIOGRAPHIE

UNE INTÉRESSANTE PUBLICATION

C'est une excellente idée qu'ont eue M. Albert Daudy et M. Albert Lacroix, de fonder le *Magazine français illustré*, car cette charmante revue n'a aucun rapport avec ce qui existe dans les publications périodiques : elle vient à son heure combler une lacune regrettable dans la presse française.

En Angleterre, aux Etats Unis, ces sortes de revues ont un grand succès et plusieurs ont acquis une réputation universelle. Le *Harper's Monthly Magazine*, qui paraît à New-York depuis bientôt un demi-siècle, est incontestablement le modèle du genre, et c'est en s'en inspirant que le *Magazine français illustré* espère à son tour attirer cette

classe nombreuse de lecteurs qui recherchent dans une revue la variété, l'actualité, la science mise à la portée de tous, la poésie, les nouvelles, les voyages, en un mot tout ce qui distrait et instruit.

Tout concourt au succès de cette jolie et intéressante revue : un format in 80, qui en fait un volume de bibliothèque dont on peut se munir en chemin de fer ou à la campagne, le texte compact très soigné sur deux colonnes de 52 lignes, de beaux dessins, des culs-de-lampe, véritables petits chefs-d'œuvre, à profusion, signés par des artistes de grand talent.

Des poésies, pour tous les goûts, alternent avec des morceaux de musique et émaillent et enluminent chaque volume comme au milieu d'un champ de blé les bluets et les coquelicots.

La politique, les théâtres, les divertissements parisiens, les arts, la science, la médecine, l'agriculture, les tribunaux, les revues, les questions militaires, la mode, la finance, etc., font mensuellement l'objet d'une revue spéciale. — En somme, le kaléidoscope le plus multicolore où chacun trouve à glaner suivant son caprice ou ses dispositions d'esprit.

Comme on le voit par cette rapide énumération, le *Magazine français illustré* est ce qu'il y a de plus complet et de plus attractif. Beaucoup des rédacteurs sont déjà connus et aimés du public ; parmi les inconnus, beaucoup ont du talent et seront demain les favoris du succès justement mérité ; ils sauront conquérir une place honorable dans la grande famille littéraire et porter haut le drapeau de l'art français, lui conservant sa place au faite de l'esprit humain.

Pour faire réussir une œuvre pareille, la faire pénétrer dans toutes les artères du pays, un difficile problème à résoudre se présentait : mettre à la portée de tous, le prix de l'abonnement annuel. C'est ceux qu'ont parfaitement compris les fondateurs, ne le fixant qu'à 12 francs pour Paris, 15 francs pour la Province, et pour le Canada, 18 francs ; le public répond à leur appel, car le *Magazine français illustré*, qui n'a que sept mois d'existence, tire déjà à 12,000 exemplaires.

En finissant, nous ferons remarquer qu'à notre époque pornographique, on peut introduire ce recueil dans les familles, sans crainte de souiller l'âme et l'esprit des enfants, des adolescents et des femmes.

Que les vents et les flots de la popularité soient propices au *Magazine français illustré* et le conduisent là où il y a des amis du Grand, du Beau et du Juste. Il satisfera leurs sentiments élevés.

JULES RUELLÉ

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

J'ai passé des heures bien douces en feuilletant votre MONDE ILLUSTRÉ, mais on ne saurait croire combien j'ai trouvé charmante, gentille, la première silhouette de Jean Pleure. Certes, je ne veux pas dire que son prédécesseur Montréalais n'était pas intéressant, loin de là, mais étant Québécoise, il est naturel que je porte encore un plus vif intérêt aux portraits de nos jeunes écrivains.

Je crois que Jean Pleure ne fera pas pleurer, du moins dans ses esquisses littéraires (quel homme peut se vanter de n'avoir jamais fait couler une larme ?), car il y va d'une manière si délicate, que les petits défauts de nos jeunes écrivains vont nous paraître autant de bonnes qualités, sous sa plume.

Il me semble qu'il y avait plusieurs signatures féminines dans le MONDE ILLUSTRÉ jadis, pourquoi sont-elles silencieuses ces plumes qui savent si bien peindre les plus nobles sentiments ? Allons, j'espère que l'exemple de mademoiselle Hermance portera des fruits sous peu.

PAULE.

* Le *Magazine français illustré*, dont le siège est à Paris, 45, Laflitte, se trouve chez les libraires, en Canada.